

Goutte à Gouttes

J'aime n'être rien parmi d'autres riens.

La fumée dans l'air froid stagne dans le vide. Mais ce n'est probablement qu'un souvenir... parti en fumée, avec les autres. C'est qu'il y en a eu, de cette fumée, avalée, recrachée, mais moins, parce qu'entre temps, il en est resté un peu, dans les poumons. Les pauvres... ils ont supporté ça pendant des années et des années. Des décennies. Minimum deux paquets par jours. Du tabac brun, cigarettes sans filtre. Ça sifflait un peu, vers la fin. Tu m'étonnes.

Je m'entends encore tousser, même si ce n'est plus moi qui tousse. Ce sont peut-être les murs qui ont gardé les vibrations du passé, et qui les renvoient, comme des

reflets, au gré de secousses temporelles. C'est vrai que certaines toux semblent bien lointaines. Résonances. C'est un flux, qui tournoie, comme un vent, mais sans doute moins vite qu'une tornade ! même si la notion de vitesse est liée au temps, et que là... Il n'est pas impossible non plus que ça vienne du fin fond du bric-à-brac qui règne ici, ayant peu à peu colonisé tout l'espace de toutes sortes de choses, indéfinissables...

Ne rien définir est une règle absolue ! Moi qui n'en ai jamais eue... Tout comme des priorités. Tout ce qui est « premier » me fait fuir et me donne un certain dégoût – à l'exception des nombres ; eux, ça va. Ils sont à part. Ça, c'est bien. Ils vivent leur truc bizarre – je ne les juge pas, hein –, entre eux, à faire... on ne sait pas ; et à être ce qu'ils sont, à savoir : pas comme les autres. Moi non plus, je ne suis pas « comme les autres »... mais pas comme eux non plus. Je me sens plus proche des nombres derniers. Question de tempérament, et de vécu. Je crois qu'ils sont plus rares.

J'habite la mort. Elle ne peut rien contre moi. Je suis en elle : elle ne peut m'atteindre. Je n'entends pas les mouches... mais je sais qu'elles sont là. Je les sens. Leurs pattes, aussi fines soient-elles, parcourent ma peau, pas encore parcheminée pour m'ôter toute sensibilité. Difficile cependant, comme souvent, de distinguer le réel du fantasme. Difficile aussi de savoir lequel des deux est, tout compte fait, le plus appréciable. J'apprécie les caresses des mouches. C'est aussi une présence, vivante. Il n'y en a pas tant que cela, ici. Au dehors non plus, tu me diras – même s'il y a peu de chances que je t'entende...

J'en ai pourtant entendu, bien des choses ! et des gens...
Et après ? Qu'y a-t-il à en retenir ? à part l'insincérité...
« Pour vous dire le fond de ma pensée... » qu'ils disaient.
Or la pensée n'a pas de fond – ni de forme – ce qui ne
l'empêche pas d'être tordue. Fort heureusement ! car
la pensée droite est naturellement dangereuse, totalitaire.
La pensée unique. Je préfère l'individu, plus tarabiscoté,
justement. Ceci dit, les délires des délirants me fatiguent.
Et c'est d'autant plus assommant qu'ils sont légions !
Ceci dit également, j'ai aimé, beaucoup, la Raison, mais
elle ne m'a pas beaucoup servi – j'ai failli dire qu'elle ne
m'a pas beaucoup rendu la pareille. Faut dire que rien
n'est *pareil* ; même si l'individualité n'est pas si courante.
C'est comme l'eau : une goutte s'aggrave à une autre, et
c'est fini. C'est à dire : c'est foutu. Elle était pourtant belle,
toute seule, sur cette feuille, née de la rosée. Mais un léger
mouvement d'air et voilà que se forme un penchant...
Et l'on glisse, *nolens volens*, vers un destin tout tracé.
On se fond avec une autre, et l'on se croit plus fort, alors
que l'on est juste plus lourd et qu'on en perd son libre
arbitre, en même temps que son équilibre, devenant le
jouet impuissant de la gravité universelle !

Après, tout va se passer très vite : d'autres gouttes ont
fait comme nous (autant que nous comme elles) et l'on
se retrouve à beaucoup, sans plus pouvoir se distinguer
les unes des autres. Et ça file ! Nous voilà déjà ruisseau,
rivière et fleuve, pour couler, en longueur et langueurs,
je ne sais combien de temps. Et après ? Ben après c'est
la mer, et même l'océan ! La grande inconnue. Certains
disent que c'est mieux. Qu'on retrouve toutes les gouttes
d'avant, qui avaient disparu. Comment les distinguer ?

On n'y voit goutte... Mais bon, certaines vont glisser vers le fond, de plus en plus froid, là où la lumière ne pénètre plus. On l'a senti venir, en s'enfonçant, et en voyant toutes les couleurs, une à une, disparaître. *De profundis...* Tu connais la chanson.

Après, tu en as qui se retrouvent à la surface des eaux. Là, tout espoir est permis ! parce que l'on est en première ligne... pour l'évaporation. La lumière, la chaleur, et le souffle qui agite la surface, c'est quand même quelque chose ! tu peux me croire. Et vient cette sublime sensation où tu échappes (enfin) à cette foutue attraction qui a causé toute ta dégringolade. Et l'air, pur, est en toi, et tu ne te sens qu'à peine, dans un tel bien-être, que tu prends de la hauteur, dans une réelle élévation vibrionnante. Quel dommage que l'on ne puisse plus s'en souvenir... Cela nous consolerait, certainement, lorsque le froid des nuées s'accroît, finalement, et nous recondense ; nous reconstitue, d'une certaine manière. Quelle idée !? À quoi bon ? Où diable va-t-on se retrouver ? Mais voilà déjà que l'on chute, fatalement, pour retourner à une condition première, routinière, inexorable et implacable. La Nature a moins d'imagination qu'on ne lui en prête. Je ne te raconte pas la suite : c'est toujours à peu près pareil, *ad vitam æternam*.

À moins d'avoir été sur la planète Mars... où toutes les petites gouttes, goutte à goutte, ont fini par s'échapper. Certaines ont bien dû se retrouver sur Terre – peut-on alors parler de monde meilleur ? –, mais j'aime à penser que d'autres se sont dispersées dans l'espace, échappant, pour l'éternité, à toute attraction avec quoi que ce soit...